

# FRONTIÈRES !

A man in a white short-sleeved shirt is shown from the waist up, holding two flaming torches. He is looking upwards and to the right. The background is dark with some blue stage lights. The title 'FRONTIÈRES !' is written in large white letters at the top left.

*avec*

**Julie De Cock**  
**Marine Haelterman**  
**Aurélie Henceval**  
**Samuel Osman**  
**Tom Crappe**

*scénographie* **Michaël De Clercq**  
*éclairages* **Mathieu Houart**

*mise en scène* **Patrick Duquesne**

collectif  
**libertalia** 

# FRONTIÈRES !

une production du



« *Le monde est un village global* »... Tu parles!

En retournant dans mon pays, j'arrive à l'aéroport et voilà que le Ministère de l'Identité Nationale m'oblige à fournir la preuve de ma fidélité à mon pays.

- « *Ce n'est pas le document qui fait l'identité!* », aboie le fonctionnaire qui m'arrête.

Mais qu'est-ce que l'identité. Le passeport ? La langue ?  
Les origines? La religion? La façon de s'habiller?

De l'autre côté du grillage, je vois l'argent sauter les frontières et circuler dans des espaces économiques toujours plus larges; et de ce côté-ci, une bigote, une fonctionnaire, une albanaise et son frère, tentent vainement d'obtenir un laissez-passer.

Mais quel est l'idiot qui a dit: « Les prolétaires n'ont pas de patrie » ?!



### *En quelques lignes...*

Cinq personnages en provenance de Tirana butent sur une nouvelle directive ministérielle de l'Etat italien : « Dorénavant, toute personne débarquant sur un aéroport italien, en provenance de l'étranger, et quelle que soit la raison de son voyage, devra prouver son 'italianité' »...

Un jeune danseur venu chercher du travail, une styliste de vêtements religieux, une albanaise enceinte et une fonctionnaire de l'ONU sont tour à tour interviewés par un steward particulièrement italophile.

Qui donc passera la frontière ?

Tout est en place pour une énorme crise d'identité collective...



## *Les arguments d'une création collective...*

Le monde se retrouve face à un défi social majeur en cette époque de grands flux migratoires.

Les guerres et leurs cortèges de nuisances poussent de plus en plus d'humains vers de aires géographiques moins tourmentées, des lieux où vivre en paix, sans bombe, sans famine ni incarcération arbitraire. Les réactions suscitées par l'arrivée de ces personnes, souvent dans des conditions difficiles, sont nombreuses et variées, mais ont tendance à être nourries de peurs et de préjugés basés le plus souvent sur l'ignorance et l'incompréhension.

Mais avant les actuels migrants, il y avait les «Marocains». Et avant encore, il y avait les «Espagnols», les «Italiens»... Cette histoire infinie et répétitive, nous avons voulu la concentrer dans un questionnement sur l'existence même des frontières. Nous l'avons située en Italie, à une époque où la figure de l'Albanais faisait office d'inconnu et de danger.

Il y avait, à l'époque, la même difficulté à dire « Albanais » en Italie qu'à dire « Marocain » en Belgique. Les préjugés racistes, alimentés par la politique et les médias, sont à ce point ancrés dans les mentalités que la seule évocation de cette nationalité fait surgir des images de chômage, de clandestinité, de drogue et de prostitution, bref de péril social.



Mais comme souvent, derrière l'histoire de l'immigration se cache une banale histoire de fric et d'exploitation. Récemment, en Italie, un travailleur social résumait parfaitement la question de l'immigration par cette boutade : Le dimanche, disait-il, l'albanais qu'on jette en pâture à la tranquillité populaire n'est « qu'un sale et dangereux étranger venu manger notre pain » ; et le lundi, pour tous ceux qui tirent profit de ce marché d'esclaves modernes, il se transforme en « un ouvrier sous-payé, exploité clandestinement, contraint de travailler en noir, et qui a tout intérêt à se taire s'il veut garder son boulot ».

C'est de cette réalité dont parle le spectacle, mais en partant d'un regard inversé : pour notre spectacle, nous sommes partis du témoignage d'une jeune femme albanaise qui a vu les Italiens arriver en masse dans son pays à la fin des années '90, lorsqu'elle avait 14 ans. Son histoire est édifiante : Dans un premier temps,

l'arrivée massive et soudaine d'entrepreneurs italiens alléchés par les perspectives de profits extraordinaires a engendré non seulement la construction d'un grand nombre d'usines mais également l'organisation de véritables

rafles au cours desquelles des jeunes filles ont été enlevées et mises de force au travail dans ces bagnes modernes. Puis, dans un second temps, ce fut le tour des soldats (italiens, entre autres) qui, à peine débarqués, utilisèrent les mêmes méthodes pour forcer ces mêmes jeunes filles à la prostitution. C'est évidemment une toute autre façon de concevoir l'immigration...

### **...et le témoignage sur lequel il se base**

*« J'ai été enlevée le 11 novembre 1996, j'avais 13 ans. J'habitais un petit village en Albanie, qui comme tant d'autres, a été pris pour cible par des hommes armés qui débarquaient et enlevaient les gens pour les obliger à travailler dans une des innombrables petites usines ouvertes par des étrangers, italiens pour la plupart. (...) J'ai été enlevée de l'usine et envoyée dans un bordel en 1998, quand les soldats italiens sont arrivés en mission en Albanie. A ce moment-là de nombreux entrepreneurs commencent à s'occuper du business du sexe ; si les soldats arrivent, il faut des femmes et c'est comme cela qu'ils commencent à choisir les plus jeunes dans les usines. (...) Nous sommes 37 jeunes filles entre 13 et 18 ans qu'ils font monter sur un autobus aux vitres fumées. Avec nous montent 6 hommes armés, 4 italiens et 2 belges. (...) Un peu plus tard, éclate la guerre du Kosovo, les bordels pour militaires se multiplient et nous sommes transférées près d'une base de l'OTAN... »*  
Extrait de « Anna e le altre, carne da macello », Alias n°5, 3 février 2007.



La traduction française de l'entièreté de ce témoignage, publié en italien en 2007, est disponible à l'issue du spectacle.

collectif  
**libertalia**

[collectif.libertalia@gmail.com](mailto:collectif.libertalia@gmail.com)

[www.collectif-libertalia.be](http://www.collectif-libertalia.be)

+32 (0) 495 464713

Rue François Gay 168  
1150 Bruxelles